



*Conscience et vérité  
dans les écrits du  
Bienheureux John Henry Newman*

Hermann Geissler FSO

# Conscience et vérité dans les écrits du Bienheureux John Henry Newman

P. Hermann Geissler FSO

Parmi les textes les plus beaux et les plus actuels que John Henry Newman nous a laissés, on trouve ses propos sur la conscience. Ce n'est pas par hasard s'il est parfois appelé *Doctor conscientiae*, *Docteur de la conscience*.

Dans le cadre d'un colloque en 1990, le cardinal Joseph Ratzinger, le pape Benoît XVI, racontait comment le jeune séminariste qu'il était à Freising entra en contact avec la pensée de Newman par le préfet des études Alfred Läßle. Il disait entre autres : « La doctrine de Newman sur la conscience fut pour nous la base du personnalisme théologique qui exerçait sur nous attraction et fascination. Notre image de l'homme et notre concept de l'Église furent marqués par ce point de départ. Nous avons expérimenté la prétention d'un parti totalitaire qui se concevait lui-même comme la plénitude de l'histoire et qui niait la conscience individuelle. Hermann Göring avait dit à son chef : “Je n'ai pas de conscience ; ma conscience, c'est Adolf Hitler”. L'immense désastre humain qui suivit tout cela était devant nos yeux. C'est pourquoi, il fut pour nous libérateur et fondamental de savoir que le ‘nous’ de l'Église ne se basait pas sur l'élimination de la conscience, au contraire : il ne pouvait se développer qu'à partir d'elle »<sup>1</sup>.

Ces paroles soulignent l'importance de l'enseignement sur la conscience chez Newman. La conscience est un rempart intérieur contre toute forme de totalitarisme et ouvre en même temps l'homme à une conscience (*con-scientia*) avec un autre. Celui qui avance sur le chemin de la conscience, ne se laisse pas abuser et ne se renferme pas dans son monde à soi. Il a un cœur ouvert ? pour les autres et pour celui qui est la Vérité et l'Amour. Newman interprète la conscience comme l'avocate de la vérité à l'intérieur de l'homme. Son cheminement personnel est une confirmation remarquable de cette conviction fondamentale. Dans cet exposé, il n'est pas possible de présenter de manière exhaustive le rapport entre la conscience et la vérité chez John Henry Newman. Nous devons nous contenter de quelques indications qui introduisent à la vie et à l'enseignement sur la conscience de ce grand penseur. Dans la première partie, nous voulons suivre brièvement le chemin personnel par lequel Newman, en obéissant à sa conscience, a reconnu de plus en plus clairement la lumière de la Vérité. Dans la deuxième partie, nous tenterons de résumer plus systématiquement certaines de ses pensées essentielles quant au rapport entre la conscience et la vérité.

# I. Conscience et vérité dans la vie de Newman<sup>2</sup>

John Henry Newman, né le 21 février 1801 à Londres, grandit dans un milieu anglican ni trop aisé, ni trop modeste. Sa mère qui l'avait familiarisé assez tôt avec la Bible, n'entendait cependant pas le conduire à une foi personnelle. Dans la famille Newman, la religion était plutôt une affaire de sentiment et de pure habitude. À l'école, John Henry se distinguait par ses dons et ses talents. Au niveau spirituel, il n'avait cependant pas de fondement solide. Dans son journal intime de cette période, il écrivit : « Je me rappelle (c'était en 1815 je crois) avoir souhaité être vertueux mais non religieux. Il y avait quelque chose dans cette deuxième notion qui ne me plaisait pas. Je ne voyais pas non plus ce qu'aimer Dieu pouvait signifier »<sup>3</sup>. La tentation du jeune Newman consistait à approuver les idéaux éthiques, mais à repousser le Dieu vivant. Au milieu de ces tentations intérieures, il en vint au premier grand tournant de sa vie qu'il a appelé à plusieurs reprises sa "première conversion".

## 1. "Moi-même et mon Créateur" : la première conversion

Dans l'*Apologia pro vita sua*, Newman écrivit sur sa première conversion : « Quand j'eus quinze ans (en automne 1816), un grand changement se fit dans mes pensées. Je subis les influences d'une croyance définie, mon esprit ressentit l'impression de ce qu'était le dogme, et cette impression, grâce à Dieu, ne s'est jamais effacée ou obscurcie »<sup>4</sup>. D'où vint ce grand changement dans la pensée de Newman, âgé alors de 15 ans ? La famille Newman était tombée de manière inattendue dans des difficultés financières et John Henry Newman, malade, dut rester à l'internat durant les vacances d'été 1816. C'est à ce moment qu'il lut, sur la suggestion d'un professeur, le livre *Force de la vérité* du calviniste Thomas Scott. La lecture de ce livre le changea du tout au tout : il trouva une foi personnelle en Dieu et réalisa combien les choses terrestres étaient éphémères. « Elle (*la conversion intérieure*) m'isola des objets qui m'entouraient, elle me confirma dans la défiance que j'avais touchant la réalité des phénomènes matériels ; et elle concentra toutes mes pensées sur les deux êtres, et les deux êtres seulement, dont l'évidence était absolue et lumineuse : moi-même et mon Créateur »<sup>5</sup>.

L'esprit de Newman était tellement imprégné de la réalité de Dieu qu'il se décida à rester célibataire. Il voulait être entièrement disponible pour la mission que Dieu allait lui montrer. L'étudiant vertueux à qui l'amour de Dieu avait semblé insensé, devenait un jeune homme croyant qui reconnaissait Dieu, le centre de sa vie, dans la conscience, et qui confiait son chemin à venir entre ses mains. Le changement chez Newman est exprimé à juste titre dans les deux paroles qu'il s'était choisies à l'époque comme devise : "la sainteté avant la paix" et "la croissance (*growth*) est l'unique preuve de la vie".

Depuis cette “première conversion”, Newman avait acquis un solide fondement au niveau spirituel. Ce fondement était le dogme, la vérité révélée. « Depuis l’âge de quinze ans, le dogme a été le principe fondamental de ma religion ; je ne connais pas d’autre religion ; je ne peux en imaginer aucune autre ; la religion comprise comme un simple sentiment est pour moi un rêve et une dérision »<sup>6</sup>. Dans sa quête religieuse, Newman se laissait avant tout guider par sa conscience qui l’orienta vers la Sainte Écriture. Depuis sa conversion, il reconnaissait dans la voix de la conscience, l’écho de la voix de Dieu. Il écrivait à l’époque : « Car en vérité j’éprouve un besoin énorme d’un guide certain pour m’orienter et j’espère fortement que ma conscience, éclairée par la Bible, par l’influence du Saint-Esprit, fera ses preuves de gardien fidèle et vigilant des principes véridiques de la religion »<sup>7</sup>.

## **2. “Responsabilité des âmes” – au service ecclésial**

Dès l’âge de 16 ans, Newman commença des études universitaires au Trinity College à Oxford. Il s’adonnait à ses études. Il menait une vie plutôt retirée et essayait de suivre fidèlement ce Dieu vivant qui l’avait interpellé au fond de sa conscience. Après trois ans d’études, il réussit l’examen final. Peu après, il devint professeur dans le fameux Oriel College.

Il prit à ce moment la décision de mettre sa vie entièrement au service de l’Église. Lorsqu’il fut ordonné diacre anglican, il écrivit ces paroles marquantes dans son journal : « Je porte la responsabilité des âmes jusqu’au jour de ma mort »<sup>8</sup>. Après sa première conversion, l’attitude fondamentale de Newman était encore très concentrée sur la relation personnelle de soi avec son Créateur. Dans une seconde étape, s’ajouta la dimension de la responsabilité envers les autres. Il reconnaissait que la fidélité à Dieu exigeait le service du prochain.

Le sens de la responsabilité qui s’éveillait en Newman le poussait à s’engager sans cesse pour le bien des hommes et à éveiller en eux le sens du devoir envers Dieu et le prochain. Le contact personnel, le témoignage personnel lui tenaient à cœur. C’est pourquoi, quand il était diacre dans la pauvre paroisse de Saint Clément à Oxford, en plus de la prédication, il commença les visites à domicile. C’était à l’époque une approche pastorale nouvelle et peu courante. Lorsque plus tard il fut ordonné prêtre anglican et nommé curé de la célèbre paroisse universitaire Sainte Marie, il s’évertua à toucher les consciences par ses homélies et ses rencontres personnelles. Les appelant à la conversion, il voulait les éveiller et fortifier en elles la foi personnelle en Dieu et la fidélité aux vérités de l’Évangile.

À l’Oriel College, il cherchait à accompagner les étudiants, mais pas seulement dans leur formation intellectuelle. Il veillait à être aussi pour eux un ami et un accompagnateur spirituel. Newman était un éducateur des âmes. Il avait toujours

devant les yeux la conscience de l'autre. Il était conscient de sa responsabilité envers les âmes. Les innombrables lettres qui nous sont restées de lui – plus de 20.000 en témoignent de manière impressionnante. Newman voulait toujours construire, jamais détruire. « S'il y a une chose que j'ai toujours eue en horreur, c'est de répandre des doutes et de troubler les consciences sans nécessité »<sup>9</sup>. C'était un père spirituel plein de vitalité qui avait un mot personnel pour chacun. Ce n'est pas un hasard si, cinquante ans plus tard, il a choisi pour son blason de cardinal, la devise : "Cor ad cor loquitur".

### **3. "Mon souhait était d'avoir la vérité comme ami le plus intime". De la lumière à la lumière**

Sous l'influence de la direction de la Haute Église, pendant l'été 1828, Newman entama la lecture systématique des Pères de l'Église, en commençant par Ignace d'Antioche puis Justin, en passant par les Pères alexandrins jusqu'aux grandes figures telles Ambroise, Augustin, Basile, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome et surtout Athanase<sup>10</sup>. Cette lecture fut pour lui une clé pour découvrir la révélation de Dieu dans sa plénitude. Il avait étudié minutieusement la Sainte Écriture et en avait appris certaines parties par cœur. Maintenant, s'ouvrait à lui l'accès à la Tradition, dont les témoins éminents étaient les Pères de l'Église. On ne risque pas de surestimer l'influence des Pères sur l'évolution religieuse de Newman. Lui-même en témoigne plus tard : « Ce sont les Pères qui ont fait de moi un catholique, et je ne vais pas renverser d'un coup de pied l'échelle par laquelle je suis entré dans l'Église »<sup>11</sup>.

En 1832, Newman publia son premier grand essai sur *Les Ariens du quatrième siècle*. Toutefois, alors qu'il cherchait à découvrir la plénitude de la vérité et se laissait inspirer par les Pères, il vit avec inquiétude que l'influence des courants libéraux augmentait dans toute l'Angleterre et que les fondements religieux étaient éliminés de la formation universitaire et de la vie publique. Cette expérience l'incita à créer avec certains amis le "mouvement d'Oxford" (1833). La conviction fondamentale de ce mouvement était que l'Angleterre avait renié la foi de l'Église primitive et avait besoin d'une "deuxième réforme" pour renouveler la "Church of England" dans l'esprit des Pères. Les dirigeants du mouvement s'y prenaient par le témoignage personnel, la prédication et la publication des dits "Tracts". Ces tracts étaient distribués à Oxford et plus tard dans d'autres villes d'Angleterre et faisaient l'effet de bombes.

Le mouvement se fonde sur trois principes : le principe dogmatique, dirigé contre le libéralisme religieux et qui partait du fait que le christianisme a son fondement dans la vérité révélée ; le principe sacramentel-ecclésial selon lequel le Christ a fondé une Église visible avec les sacrements ; le principe anti-romain à travers lequel le reproche croissant du "papisme" devait être repoussé. Newman lui-même portait en lui cette passion anti-romaine car il en avait été

imprégné jusqu'aux tripes par son entourage. Il appelait les croyants à se méfier de Rome comme de la peste.

En conséquence, il s'efforça de revivifier la foi au Fils de Dieu fait homme et toujours présent dans l'Église, que les Pères de l'Église lui avaient fait découvrir. En même temps, il commençait à se rendre compte qu'il était nécessaire de fonder la "Church of England" sur une base théologique plus solide. Il tint une série de discours sur la signification du Magistère dans l'Église et sur la doctrine de la justification. Sur la base des grands érudits de la tradition anglicane, il développa la théorie de la "Via Media". D'après cette théorie, les réformateurs ont abandonné les vérités de la foi originelle et les catholiques ont déformé la foi de l'Église primitive par des ajouts et des erreurs ; les Anglicans par contre, forment la "Via Media" et sont restés fidèles à l'Église du Christ et aux Pères. Dans ses études, Newman voulait simplement servir la vérité. « Mon souhait était d'avoir la vérité comme mon ami le plus intime et aucun autre ennemi sinon l'erreur »<sup>12</sup>.

La théorie de la "Via Media" présentait cependant une difficulté. Est-ce que la vérité se trouve toujours au centre ? En s'occupant de l'Église primitive, Newman en vint à l'idée de devoir répondre à cette question par la négative. Il sut qu'il y avait déjà eu, par exemple au quatrième siècle, une "Via Media" : les semi-ariens qui voulaient se positionner entre les Ariens et Rome. La vérité n'était cependant pas chez les semi-ariens, mais du côté de Rome. La théorie de la "Via Media", existant uniquement sur papier, s'effondra.

En 1841, Newman rédigea le dernier tract (*Tract 90*) dans lequel il essaya d'interpréter d'un point de vue catholique, dans l'esprit des Pères de l'Église, les 39 articles, c'est-à-dire le fondement de la foi anglicane. La réaction face à cette tentative fut pour lui bouleversante : les autorités de l'université d'Oxford condamnèrent le "Tract 90", les évêques anglicans d'Angleterre rejetèrent avec détermination l'interprétation de Newman. C'est ainsi qu'il décida, avec quelques amis, de s'établir à Littlemore, un petit village près d'Oxford où il avait pris en charge la pastorale depuis de nombreuses années. À Littlemore, il voulait obtenir, par la prière et par l'étude, des éclaircissements au sujet de son avenir. À l'époque, il ne savait pas où son chemin allait le mener. Mais dans tous les cas, il était décidé à suivre la lumière de la vérité. Il aimait la vérité.

#### **4. "L'unique bercail du Christ" – la conversion à l'Église Catholique**

Pendant les quatre années qu'il passa à Littlemore, Newman s'efforça de suivre avec une grande fidélité la voix intérieure de sa conscience. Il était convaincu que Dieu allait lui donner de connaître, ce qu'il était nécessaire de connaître s'il écoutait sa voix, priait sans relâche et se laissait guider non par les sentiments ou la passion, mais par le devoir. Durant ces années, il tint bon à

cette résolution : « *Fais*, éclairé par le devoir, ce que l'état actuel de tes opinions exige ; et laisse cette *action* parler, parle par tes actes »<sup>13</sup>. En 1843, il révoqua toutes les accusations contre l'Église catholique-romaine qu'il avait considérée jusqu'à présent comme une communauté alliée avec l'antéchrist. Ensuite, c'est avec regret qu'il se démit de sa charge comme professeur et curé de l'université à Oxford. Il devait aussi, pour des raisons morales, renoncer à l'accompagnement spirituel de toutes les personnes qui recouraient continuellement à lui, parce qu'il était lui-même en recherche et savait que les aveugles ne peuvent pas guider les aveugles.

Combien de fois Newman a-t-il lutté en conscience pour son avenir ? La réponse à cette question se trouve dans une lettre qu'il écrivit quelques mois avant son entrée dans l'Église catholique : « Ce dont je suis sûr, c'est que rien, si ce n'est un appel direct et net du devoir, ne peut justifier qui que ce soit de quitter notre Église ; ni la préférence pour une autre Église, ni le plaisir trouvé dans ses cérémonies, ni l'espoir d'y trouver un plus grand avancement spirituel, ni l'indignation, ni l'ennui que nous trouvons aux personnes et aux choses qui nous entourent dans l'Église d'Angleterre. La question se résume en ceci : *Puis-je trouver le salut dans l'Église anglicane ? (C'est une question personnelle, il ne s'agit pas de savoir si tel autre le peut, mais moi, le puis-je ?)* Serais-je en sûreté si je devais mourir cette nuit ? Est-ce un péché mortel de *ma* part de ne pas entrer dans une autre communion ? »<sup>14</sup> La question sur l'Église n'était pas secondaire pour Newman. Au contraire : il reconnaissait en conscience qu'il y allait de son salut.

Il avait toutefois encore quelques difficultés avec certaines doctrines et pratiques romaines “plus nouvelles”, comme l'invocation de Marie et des saints, la doctrine du purgatoire, la nature des indulgences et la vénération de reliques. Il se demandait s'il ne s'agissait pas ici de déformations de la foi pure de l'Église primitive. Il se décida donc à rédiger un essai *Sur le développement de la doctrine chrétienne* (1845). Le résultat de cet essai fut pour lui déterminant. Il rapporte : « À mesure que j'avais, les difficultés s'évanouissaient devant moi et je cessais de parler des “catholiques romains” pour les appeler hardiment les “catholiques”. Je résolus de me faire recevoir dans l'Église catholique avant que le livre ne fût terminé, et il est encore aujourd'hui au point où je l'avais laissé »<sup>15</sup>. Ici, nous voyons la logique de Newman : s'il percevait quelque chose dans sa conscience, il suivait immédiatement cet appel. Le 9 octobre 1845, c'est par le bienheureux passioniste italien Dominique Barberi qu'il fut admis dans l'Église qu'il avait reconnue comme “l'unique bercail du Christ”<sup>16</sup>.

À l'âge de 44 ans, Newman laissa derrière lui proches et amis, profession et lieu de travail, honneur et carrière. Dans la foi, il suivit, comme un deuxième Augustin, l'appel de Dieu qui l'avait touché dans sa conscience. Dans l'Église catholique, il devait encore endurer pas mal de difficultés, mais sa conscience

était en paix. « Depuis le moment où je suis devenu catholique, je n'ai évidemment plus de récit à faire sur l'histoire de mes idées religieuses. Je ne veux pas dire par là que mon esprit soit resté oisif, ni que j'aie abandonné l'étude des sujets théologiques, mais je n'ai pas eu à constater que mes convictions aient varié, et mon cœur n'a été troublé par aucune sorte d'inquiétude. J'ai été dans un état de paix et de satisfaction parfaites, je n'ai jamais eu un seul doute... Il me semblait rentrer au port après avoir traversé une tempête, et la joie que j'en ai ressentie dure encore aujourd'hui sans qu'elle ait été interrompue »<sup>17</sup>.

## II. Conscience et vérité dans l'enseignement de Newman<sup>18</sup>

Newman a fait l'expérience que la conscience et la vérité vont ensemble, de manière complémentaire, se soutiennent mutuellement et éclairent le fait que l'obéissance à la conscience mène à l'obéissance à la vérité. Dans la partie qui suit, nous voulons préciser, en soulignant pour l'essentiel, le rapport entre conscience et vérité dans l'enseignement de Newman. En recourant à l'expérience propre, l'enseignement de la conscience chez Newman est moderne et personnel, et, par là, clairement augustinien. Tout d'abord, il peut s'avérer utile de préciser brièvement le concept de conscience chez Newman.

### 1. Le concept de conscience chez Newman

Le concept de conscience a quantité de significations, parfois contradictoires. La raison principale de ces contradictions, Newman la décrit avec les paroles suivantes : « La conscience, on peut la voir de deux façons : ou bien comme simplement une sorte de *sens* de la propriété, une inclination en vertu de laquelle on sait décider entre faire ceci et faire cela, ou bien l'écho de la voix de Dieu. Et tout dépend de cette distinction, car la première façon n'a pas à voir avec la foi, tandis que l'autre appartient à la foi »<sup>19</sup>.

Dans sa célèbre *Lettre au duc de Norfolk* (1874), Newman aborde de plus près ces deux conceptions contradictoires du concept de conscience. Il dépeint l'interprétation purement propre au monde comme suit : « Quand nos compatriotes invoquent les droits de la conscience, ils ne songent plus ni aux droits du Créateur ni aux devoirs des créatures envers lui dans leurs pensées et dans leurs actes ; ils songent au droit de parler, d'écrire et d'agir selon leur avis ou leur humeur sans se soucier le moins du monde de Dieu... Si la conscience a des droits, c'est parce qu'elle implique des devoirs. Mais de nos jours, dans l'esprit du grand nombre, les droits et la liberté de conscience ne servent qu'à dispenser de la conscience. On voudrait ignorer le Législateur et Juge, on voudrait se libérer de toute obligation intérieure ; on voudrait pouvoir embrasser n'importe quelle religion ou ne pas en avoir ; ou bien pouvoir en embrasser une et ensuite la laisser tomber. La conscience était autrefois une conseillère sévère.

À notre siècle, elle a fait place à un faux-semblant dont pendant dix-huit siècles on n'avait jamais entendu parler, et dont on n'aurait pas été dupe si on en avait eu connaissance : le droit d'en faire à son gré »<sup>20</sup>.

Cette description est, dans l'ensemble, également valable pour notre temps : la conscience est aujourd'hui, et de loin, confondue avec l'opinion personnelle, le sentiment subjectif, l'entêtement. Pour beaucoup, elle ne signifie plus responsabilité de la créature envers le Créateur, mais une indépendance complète, une autonomie entière, une subjectivité totale et arbitraire. Le sanctuaire de la conscience a été "désacralisé". Dieu a été banni de la conscience. Les conséquences de cette conception de la conscience sans Dieu sont toujours plus présentes à nos yeux. Car à cause de l'émancipation de Dieu, l'homme tend à s'isoler d'autrui. Il vit dans son propre monde, souvent sans se préoccuper des autres, sans s'intéresser à eux, sans se sentir responsable d'eux. L'individualisme, l'envie du plaisir, l'honneur et le pouvoir tout comme l'égoïsme effréné assombrissent le monde et rendent plus difficile la convivialité de la communauté humaine.

Face à l'interprétation purement immanente de la conscience, Newman s'attache à celle qui est transcendante<sup>21</sup>. Selon lui, la conscience n'est pas une grandeur entièrement autonome, mais essentiellement théonome – un sanctuaire dans lequel Dieu se tourne personnellement vers chaque âme. Avec les grands docteurs de l'Église, il corrobore ainsi que le Créateur a inscrit sa propre loi dans les créatures douées de raison. « Cette loi, en tant qu'elle est appréhendée par des esprits humains individuels, nous l'appelons la conscience. Bien qu'elle se réfracte différemment en traversant chaque intelligence, elle n'est pas déformée au point de perdre sa qualité de loi divine ; elle possède encore comme telle le droit à être obéie »<sup>22</sup>. Nous devons obéir à la conscience parce qu'elle revendique être l'écho de la voix de Dieu. En même temps, nous avons le devoir de la former afin qu'elle laisse briller la loi de Dieu de la manière la plus pure possible et sans interruption.

Newman lui-même décrit la signification et la dignité de la conscience avec des paroles splendides : « Ce n'est pas l'intérêt, ni le profit, ni le bonheur du grand nombre, ni le bien de l'État, ni l'honnêteté, ni l'harmonie, ni la beauté qui règlent et mesurent nos actes. La conscience n'est pas un égoïsme calculé, ni une logique de soi-même. Elle est la messagère de Celui qui, dans le monde de la nature comme dans celui de la grâce, nous parle à travers le voile, nous instruit et nous gouverne, par ses représentants. La conscience est le premier de tous les vicaires du Christ. Elle est le prophète qui nous révèle la vérité, le roi qui nous impose ses ordres, le prêtre qui nous anathématise et nous bénit. Même si le sacerdoce éternel de l'Église venait à disparaître, le principe sacerdotal survivrait à cette ruine et se poursuivrait, incarné dans la conscience »<sup>23</sup>.

Dans la conscience, l'homme n'entend pas seulement la voix de son propre "moi". Newman compare la conscience à un ange, un messenger de Dieu qui nous parle à travers une voile. Oui, il ose nommer la conscience le vicaire originel du Christ et lui attribuer les trois fonctions de prophète, de roi et de prêtre. La conscience est prophète parce qu'elle nous inspire à l'avance si une action est bonne ou mauvaise. Elle est roi parce qu'elle nous demande avec autorité : Fais cela, évite ceci ! La conscience est prêtre parce qu'elle nous "bénit" après une bonne action – ceci ne signifie pas seulement l'expérience réjouissante de la bonne conscience, mais aussi la bénédiction que le bien apporte dans chaque cas au monde et à l'homme – ; ou elle "condamne" après une mauvaise action – cela est l'expression de la mauvaise conscience perçante et des conséquences négatives du péché sur l'homme et son entourage. Pour nous, il est important que la conscience, d'après Newman, ait à voir essentiellement avec Dieu. C'est un principe inscrit dans la nature de chaque homme, qui exige obéissance, qui doit être formé et qui conduit au-delà de soi-même, vers Dieu, pour son propre bien et le bien des autres.

## 2. La conscience et Dieu

Le Concile Vatican II déclare : « La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre »<sup>24</sup>. Newman est convaincu que nous percevons dans la conscience l'écho de la voix de Dieu. Encore plus : la conscience est pour lui un chemin vers la connaissance du Dieu vivant.

Dans son grand ouvrage *Grammaire de l'assentiment* (1870), il tente une présentation de Dieu en partant de l'expérience de la conscience. En analysant l'expérience de la conscience, il distingue le "sens moral (*moral sense*)" du "sens du devoir (*sense of duty*)"<sup>25</sup>. Il entend par sens moral le jugement de la raison sur une action qui est bonne ou mauvaise. Le sens du devoir est, en revanche, une loi impérative qui nous pousse à accomplir une action reconnue comme bonne et à éviter une action reconnue comme mauvaise. Dans ses réflexions, Newman part surtout de ce deuxième aspect de l'expérience de la conscience.

Parce que la conscience est « impérative et contraignante comme ne l'est aucun autre commandement dans toute notre expérience », elle exerce « une influence profonde sur nos affections et nos émotions »<sup>26</sup>. De manière fort simplifiée, nous pourrions résumer le raisonnement de Newman, qui ne peut être compris dans le sens d'un pur psychologisme, avec les paroles suivantes : si nous suivons l'ordre impératif de la conscience, nous sommes remplis de bonheur, de joie et de paix. Si nous n'obéissons pas à la conscience, la honte, l'effroi et la peur nous saisissent. Cette expérience, Newman la décrit comme suit : « Si donc, comme cela arrive, nous éprouvons un sentiment de responsabilité, de honte ou de

frayeur pour avoir désobéi à la voix de la conscience, cela implique qu'il existe Quelqu'un envers qui nous nous sentons responsables, devant qui nous éprouvons de la honte et dont les droits sur nous nous inspirent de la frayeur. Si, quand nous faisons le mal, nous ressentons la même tristesse explorée, le même déchirement de cœur qui nous accable quand nous avons fait de la peine à notre mère et si, en agissant bien, nous jouissons de la radieuse sérénité d'esprit, de la satisfaction délicieusement apaisante que nous procurent les éloges que nous recevons de notre père, c'est que, sans aucun doute, nous avons au-dedans de nous l'image d'une personne, vers laquelle se tournent notre amour et notre vénération, dont le sourire fait notre bonheur, vers laquelle se portent nos désirs, et se dirigent nos supplications, dont la colère nous trouble et nous mine. C'est ainsi que les phénomènes de la conscience, en tant qu'impératifs, contribuent à imprimer dans l'imagination l'image d'un Gouverneur Suprême et d'un Juge, saint, juste, puissant, qui voit tout, qui rend à chacun son dû »<sup>27</sup>.

Newman sait que la conscience ne conduit pas l'homme automatiquement vers Dieu. Elle peut seulement renvoyer à Dieu si la voix de la conscience n'est pas perçue de manière purement immanente, mais si elle est considérée dans son caractère transcendant. Alors, elle peut imprimer en l'homme l'image d'un Dieu personnel, d'un Législateur Suprême, d'un Juge. En ce sens-là, la conscience n'est pas seulement le principe de l'éthique, mais aussi celui de la religion.

Newman préfère ouvrir le chemin vers Dieu en partant de la conscience plutôt que des traditionnelles "preuves de Dieu". Certains voient en cela une limite de la pensée newmanienne et lui reprochent d'avoir mis exagérément l'accent sur cet aspect de l'intériorité. Pourtant, Newman ne réfute pas les "preuves de Dieu" classiques, il est néanmoins d'avis que celles-ci mènent à une image de Dieu purement abstraite, à un premier Moteur, un Ordonnateur des choses, un Créateur, un Gouverneur du monde. Son chemin de la conscience, au contraire, renvoie à un Dieu qui entretient une relation personnelle avec chaque homme, qui l'interpelle, qui le dirige et le guide, qui le réprimande et l'exhorte, qui lui fait voir ses manquements et l'invite à la conversion, qui le conduit à la connaissance de la vérité et le stimule à faire le bien, qui est son Maître suprême et son Juge.

### **3. Conscience et foi**

Newman fait encore un pas de plus et parvient à la conception que l'obéissance de la foi prépare le cœur de l'homme à la foi en la Révélation<sup>28</sup>. Dans son magnifique exposé *Conditions à la foi* (1856), il nomme certains arguments qui mènent à cette conclusion.

Encore une fois, il part du principe que la conscience est une voix autoritaire qui intime des ordres inflexibles aux hommes. Ces ordres exigent l'obéissance. L'obéissance est précisément l'attitude intérieure qui, pour l'homme, facilite l'accueil dans la foi de la véracité de la Révélation. « Ayant commencé par l'obéissance, ils progressent jusqu'à la perception intime et la croyance en un seul Dieu. Sa voix en eux donne un témoignage de lui-même et ils croient au témoignage qui le concerne. ... Voilà donc le premier pas sur le chemin de ces bonnes dispositions qui conduisent à croire en l'évangile »<sup>29</sup>. L'humilité et l'obéissance sont les attitudes fondamentales de l'homme religieux. Celui qui exerce l'obéissance dans la disponibilité envers la voix de sa conscience, ne trouvera pas difficile d'accepter la Révélation dans l'obéissance de la foi. Pourquoi Lydia, commerçante en tissus de pourpre, a-t-elle pu accepter si vite l'annonce de saint Paul, et être la première Européenne ayant trouvé la foi (cfr. Ac 16,14) ? Pour Newman, la réponse est claire : parce qu'elle vivait dans la crainte de Dieu et avait déjà appris à obéir à la voix de Dieu dans sa conscience. L'harmonie entre cette voix intérieure et le sermon de l'Apôtre l'ont aidée à accepter avec obéissance la foi chrétienne.

Par une deuxième indication, Newman nous enseigne que la voix de la conscience est certes autoritaire et impérative, mais assez souvent légère et indistincte. Souvent, il est difficile de discerner les appels de la conscience de ce qui vient des passions, de la fierté et de l'amour-propre. « Si bien que le don de la conscience suscite le désir de quelque chose qu'elle est elle-même incapable de satisfaire totalement, elle inspire en eux l'idée d'une régie autoritaire, d'une loi divine ; et le désir de la posséder, non seulement en fragments, ou par proposition indirecte mais dans toute sa plénitude. Elle fait naître en eux la soif et l'impatience de connaître cet Invisible Seigneur, Juge et Gouverneur, qui ne leur parle encore qu'en secret, dans leur cœur et leur dit certes quelque chose, mais pas autant qu'ils le souhaitent et qu'ils en ont besoin. ... Telle est la définition, je voudrais dire, d'un homme religieux qui n'a pas reçu le bienfait de l'enseignement infallible de la Révélation ; il est amené à la *rechercher* »<sup>30</sup>. Les ordres de la conscience sont souvent flous et, pour cette raison, poussent l'homme à chercher. Ils éveillent en lui le désir d'une orientation claire et certaine qui vient de Dieu et qui n'est pas soumise à l'influence du péché et de l'erreur.

Une autre pensée conduit encore Newman à la même conclusion. « Plus quelqu'un essaie d'obéir à sa conscience, plus il s'alarme de le faire aussi imparfaitement. Son sens du devoir deviendra plus aigu et sa perception de la transgression plus sensible, et il comprendra de plus en plus combien il doit être pardonné. En progressant dans la connaissance de soi, il comprendra de plus en plus clairement que la voix de la conscience n'a rien de doux, rien de miséricordieux dans son ton. Elle est sévère et même rude. Elle ne parle pas de pardon mais de punition. Elle le renvoie à un jugement futur ; elle ne lui dit

cependant pas comment l'éviter »<sup>31</sup>. La conscience est un maître exigeant. Elle nous met directement devant les yeux nos péchés, mais ne peut pas nous délivrer de ce fardeau. Elle suscite ainsi le désir de la paix véritable et de la réconciliation avec Dieu. Ce désir trouve son accomplissement propre et définitif dans le message du Rédempteur qui nous a réconciliés avec Dieu par son sacrifice.

Il va de soi que Newman connaît la différence essentielle entre conscience et foi. En même temps, il garde la conviction que l'obéissance à la lumière qui nous est donnée constitue le chemin vers l'acquisition d'une lumière plus grande. « Si seulement vous suivez votre propre sentiment du bien, alors vous y gagnerez précisément cette obéissance à votre Créateur qui est ordonnée par la conscience naturelle ; vous y gagnerez la conviction de la vérité et de la puissance de ce Rédempteur qui vous a révélé un message surnaturel »<sup>32</sup>. Par expérience, Newman peut témoigner que « l'obéissance à la conscience mène à l'obéissance à l'Évangile, lequel ... n'est que l'accomplissement, la forme parfaite de la religion que nous enseigne la conscience naturelle »<sup>33</sup>.

L'obéissance à la conscience prépare le cœur à la foi en la Révélation particulière de Dieu. Celle-ci, encore une fois, purifie et éclaire la conscience. Dans la Sainte Écriture – ainsi l'écrit le jeune Newman –, l'homme découvre que « toutes les vagues suppositions, toutes les idées imparfaites que son cœur lui avait apprises sur la Vérité sont abondamment confirmées, complétées et illustrées »<sup>34</sup>. En acceptant la Révélation dans la foi, la conscience devient une conscience informée par la foi et orientée vers la foi. La Vérité révélée illumine la conscience et la rend plus apte à prononcer des jugements sûrs dans certaines circonstances et à organiser le quotidien selon l'Évangile. Pour cette raison, la conscience chrétienne se distingue qualitativement de la conscience d'un homme qui ne connaît pas la Révélation, bien que la disposition vers celle-ci soit, et demeure, la même.

#### 4. Conscience et Église

Nous pouvons finalement risquer encore un pas en avant avec Newman, un pas qui s'explique dans la logique intérieure de son cheminement et de son raisonnement. L'obéissance à la conscience conduit l'homme à la foi en Dieu et au Rédempteur, et suscite en son cœur un désir qui pousse à la plénitude de la vérité dans l'unique Église du Christ.

Les attitudes morales fondamentales qui résultent de l'obéissance à la conscience forment, d'après Newman, un « *organum investigandi*, qui nous a été donné pour parvenir à la vérité religieuse, et doit conduire l'esprit par une succession infaillible du rejet de l'athéisme au théisme, du théisme au christianisme, du christianisme à la religion évangélique, et de celle-ci au catholicisme »<sup>35</sup>. Dans

son *Apologia pro vita sua*, Newman écrit ces paroles audacieuses : « J’arrivai à la conclusion qu’en véritable philosophie il n’y avait pas de milieu entre l’athéisme et le catholicisme, et qu’un esprit conséquent avec lui-même doit, dans les circonstances où il se trouve sur terre, embrasser l’un ou l’autre. Je soutiens d’ailleurs toujours cette opinion : je suis catholique en vertu de ma croyance à un Dieu ; si l’on me demande pourquoi je crois en Dieu, je réponds : c’est parce que je crois en moi-même. Car je sens qu’il est impossible de croire en ma propre existence (fait dont je suis certain), sans croire aussi à l’existence de Celui qui vit dans ma conscience morale comme un Être personnel, qui me voit et qui me juge totalement »<sup>36</sup>.

Les propos les plus importants de Newman sur le thème *conscience et Église* sont repris dans la *Lettre au duc de Norfolk* déjà mentionnée. Dans cet écrit, il rejette le reproche selon lequel les catholiques, après la proclamation du dogme de l’infaillibilité papale, ne pouvaient plus être des citoyens fidèles parce qu’ils devraient remettre leur conscience au pape. D’une façon magistrale, Newman présente le rapport entre l’autorité de la conscience et l’autorité du pape<sup>37</sup>.

L’autorité du pape se fonde sur la Révélation que Dieu a donnée aux hommes par bonté. Dieu a confié sa Révélation à l’Église et veille à ce qu’elle soit conservée, interprétée et transmise infailliblement dans l’Église et par l’Église. Si quelqu’un a accepté cette mission de l’Église dans la foi, personne d’autre que sa propre conscience ne lui commande d’écouter l’Église et le pape. C’est pourquoi, Newman peut dire : « Si le pape prononçait contre sa conscience, il se suiciderait, il ferait crouler le sol sous ses pieds. Il n’a pas d’autre mission que de proclamer la loi morale, et de confirmer “cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde”. En droit comme en fait, son autorité repose sur l’autorité sacrée de la conscience. ... La défense de la loi morale et de la conscience est la *raison d’être* du pape. Sa mission répond aux plaintes de ceux qui souffrent de l’insuffisance de la lumière naturelle. Et l’insuffisance de cette lumière naturelle est la justification de sa mission »<sup>38</sup>.

Nous n’obéissons pas au pape parce que quelqu’un nous y a contraints, mais parce que nous sommes convaincus personnellement dans la foi que le Seigneur guide l’Église et maintient la vérité par lui – et à travers les évêques en communion avec lui.

La conscience par la foi conduit à l’obéissance adulte au pape. L’Église, le pape et les évêques, encore une fois, éclairent la conscience, laquelle a besoin d’une orientation claire et d’un complément. « Mais le sens du bien et du mal qui est le principe même de la religion est si subtil, si capricieux, si facilement détourné, obscurci, perverti, il est si délicat à manier, si marqué par l’éducation, par l’orgueil ou par la passion, il est si partial et d’un équilibre si peu assuré que, dans la lutte pour l’existence et au milieu des travaux et des conquêtes de

l'esprit humain, il devient le plus ardu et le plus obscur des guides. Voilà pourquoi dans l'intention divine, l'Église, la papauté, la hiérarchie répondent à un besoin profond »<sup>39</sup>. À cet égard, l'Église n'est pas seulement une grande aide pour la conscience de l'individu. Elle rend également un service irremplaçable à la société puisqu'elle est partisane des droits et libertés inaliénables de l'homme. Ces droits et ces libertés qui prennent racine dans la dignité de l'homme, constituent le fondement des démocraties modernes, ne peuvent pas toutefois, en tant que tels, être soumis aux règles majoritaires démocratiques. Si l'Église rappelle la dignité, unique en son genre, de la personne humaine créée par Dieu et rachetée par le Christ, ainsi que ses droits et devoirs fondamentaux, elle exerce par là une mission qui est d'une grande importance pour la société.

Selon Newman, la conscience ne peut pas être en contradiction directe avec l'enseignement de la foi et de la morale de l'Église. En effet, la conscience n'a pas de compétence dans les questions de la doctrine révélée dont la gardienne infallible est l'Église. Newman sait que, « en fait de doctrine, la 'suprématie de la conscience' n'est pas une expression adaptée à ce que je juge nécessaire de dire à ce sujet »<sup>40</sup>. Si quelqu'un accepte une doctrine révélée et présentée par l'Église, cela n'est pas en premier lieu une question de scrupules, mais de foi. Celui qui entend devoir rejeter une vérité de foi pour des raisons morales, ne peut pas s'appuyer sur sa conscience. Mieux vaut dire : sa conscience n'est pas – ou pas encore – éclairée par la foi. La conscience de l'homme croyant est une conscience formée par la foi et une conscience ecclésiale.

L'autorité de l'Église et du pape a cependant des limites. Elle n'a rien à voir avec l'arbitraire ou des modèles de domination du monde, elle est liée de manière inséparable au sens de la foi infallible de tout le peuple de Dieu et à la mission spécifique des théologiens. L'autorité de l'Église s'étend jusqu'où s'étend la Révélation. Si le pape prend des décisions dans un domaine d'ordre ecclésial, de discipline ou d'administration, de tels propos ne prétendent pas être infallibles. Cela s'applique encore plus quand le pape prend position par rapport aux questions actuelles, par exemple dans le domaine de la politique.

L'homme croyant écoutera attentivement et acceptera en règle générale les décisions et propos de ce genre pour ne pas compromettre l'unité de l'Église. Dans les cas particuliers, sa conscience peut néanmoins, dans les questions de ce type, en venir à un point de vue qui ne correspond pas à celui du pape. Mais ici aussi, Newman pose un critère : « *Prima facie*, il y a devoir strict, par simple loyauté, de croire que le pape a raison et d'agir conformément à ses préceptes. Le chrétien doit vaincre dans sa nature cet esprit vil, étroit, égoïste et bas qui pousse, dès qu'on entend parler d'un ordre, à se placer en opposition avec le supérieur qui donne cet ordre, à se demander si le supérieur n'outrepasse pas son droit, et à se réjouir d'introduire le scepticisme dans les jugements et dans

l'action. Il ne doit pas vouloir penser, parler et trancher de tout à sa guise, la question de la vérité comme de l'erreur et du bien comme du mal, l'obligation même de l'obéissance, l'attachement à parler comme son supérieur et à être toujours à ses côtés étant finalement alors purement et simplement abandonnés. Si cette règle indispensable du devoir strict était observée, les conflits entre l'autorité du pape et l'autorité de la conscience seraient extrêmement rares. Après tout, chacun reste libre selon sa conscience d'agir à son gré dans les cas extraordinaires, et nous avons la certitude et la garantie (si une garantie est nécessaire, ce qui est une supposition toute gratuite) qu'aucun pape ne pourra jamais forger pour ses fins personnelles, comme le voulait l'objection, une fausse loi de la conscience »<sup>41</sup>.

Dans la *Lettre au duc de Norfolk*, Newman conclut ses déclarations sur la conscience avec le toast souvent cité : « Si, après un dîner, j'étais obligé de porter un toast religieux – ce qui évidemment ne se fait pas –, je boirais à la santé du pape, croyez-le bien, mais à la conscience d'abord, et ensuite au pape »<sup>42</sup>. Ces mots que Newman a formulés avec un clin d'œil, signifient avant tout que notre obéissance au pape n'est pas une obéissance aveugle, mais une obéissance soutenue par une conscience croyante. Celui qui a accepté dans la foi la mission du pape, lui obéira aussi par conviction de conscience intérieure. Sur ce point, la conscience vient effectivement d'abord, la conscience éclairée par la foi, et ensuite le pape.

Newman s'en tient par conséquent à la coordination réciproque de la conscience avec l'Église. On ne peut pas se réclamer de lui ou de son toast pour placer l'autorité de la conscience contre l'autorité du pape. Les deux autorités, la subjective et l'objective, dépendent l'une de l'autre et sont liées l'une à l'autre : le pape à la conscience et la conscience au pape.

## **Conclusion**

Le discours sur la conscience est devenu ambigu dans notre langage courant. John Henry Newman peut nous aider, tant par sa vie que par son enseignement, à saisir de nouveau la véritable signification de la conscience en tant qu'écho de la voix de Dieu et à nous détacher des conceptions insuffisantes. Newman a su mettre pleinement en valeur la dignité de la conscience sans dévier de la vérité objective. Il ne dirait pas : conscience oui !, Dieu ou foi ou Église non !, mais bien plus : conscience oui !, et, précisément pour cela, Dieu ou foi ou Église oui ! La conscience est l'avocat de la vérité dans notre cœur. Elle est "le vicaire originel du Christ".

## NOTES

<sup>1</sup> M. K. Strolz, M. Binder (ed.), *John Henry Newman. Lover of the Truth*, Rome 1991, 142. Entretemps, cette conférence a été publiée dans de nombreux médias sous le titre “John Henry Newman, un des grands maîtres de l’Église”. Traduction française : *L’Osservatore Romano*, (Hebdomadaire en langue française), N. 32 – 9 août 2005, 9.

<sup>2</sup> Dans cette vue d’ensemble qui reste forcément incomplète, nous nous limitons aux citations de Newman lui-même. De la quantité de littérature nouvelle sur le cheminement de Newman se distinguant les ouvrages suivants : Ian Ker, *John Henry Newman. A Biography*, Oxford 1988 ; José Morales Marín, *Newman (1801/1890)*, Madrid 1990 ; Vincent Ferrer Blehl, *Pilgrim Journey. John Henry Newman 1801-1845*, London - New York 2001 ; Günter Biemer, *Die Wahrheit wird stärker sein. Das Leben Kardinal Newmans*, Frankfurt am Main 2009 ; Jean Honoré, *John Henry Newman. Un homme de Dieu*, Paris 2003.

<sup>3</sup> *Textes newmaniens II : Écrits autobiographiques*, Bruges 1956.

<sup>4</sup> *John Henry Newman, Apologia pro vita sua*, Genève 2003, 120.

<sup>5</sup> *Ibid*, 121

<sup>6</sup> *Ibid*, 189.

<sup>7</sup> *Textes newmaniens II : Écrits autobiographiques*, Bruges 1956.

<sup>8</sup> *Ibid*, 221.

<sup>9</sup> *Apologia*, 392

<sup>10</sup> Il existe beaucoup d’études à propos de Newman et des Pères de l’Église, parmi lesquelles certaines contributions plus récentes sont mentionnées ici : Francis McGrath, *Introduction*, in : *John Henry Newman, The Church of the Fathers*, Leominster – Notre Dame 2002, XI-LXXIX ; Association Française des Amis de John Henry Newman, *Newman et les Pères de l’Église : Études Newmaniennes*, Paris 2005 ; Inos Biffi, *I Profili storici di John Henry Newman*, in : Evandro Botto, Hermann Geißler (ed.), *Una ragione-vole fede. Logos e dialogo in John Henry Newman*, Milano 2009, 155-181 ; Kathleen Dietz, *John Henry Newman and the Fathers of the Church : The Birth of an Ecclesiology*, in : Evandro Botto, Hermann Geißler (ed.), *Una ragione-vole fede. Logos e dialogo in John Henry Newman*, Milano 2009, 211-220.

<sup>11</sup> *John Henry Newman, Lettre à Pusey*, Genève 2002, 41.

<sup>12</sup> *John Henry Newman, The Via Media of the Anglican Church*, I, Westminster 1978, XII. Traduction de l’auteur.

<sup>13</sup> *Apologia*, 393.

<sup>14</sup> *Ibid*, 410-411.

<sup>15</sup> *Ibid*, 415.

<sup>16</sup> *Ibid*, 416.

<sup>17</sup> *Ibid*, 421. On sait que Newman, durant la période catholique, n’a souvent pas été compris et eut beaucoup à souffrir, entre autres à cause du comportement de certains représentants de l’Église. Son profond enracinement dans le Christ lui donna la force de ne pas devenir incertain et négatif dans sa conscience, malgré ces expériences. Il vaudrait la peine d’étudier plus précisément comment il s’y est pris de manière croyante avec les blessures reçues dans l’Église et infligées à l’Église.

<sup>18</sup> Le but de cet exposé consistant à mettre en évidence non pas les aspects particuliers, mais le lien fondamental entre conscience et vérité chez Newman, nous renonçons dans cette deuxième partie à citer la vaste littérature secondaire et nous laissons la parole à Newman lui-même. Voici quelques publications importantes sur ce thème : Heinrich Fries, Werner Becker, Günter Biemer (Hrsg.), *Newman-Studien, XI : Beiträge zur Gewissensproblematik in historischer, theologischer und pädagogischer Perspektive*, Heroldsberg bei Nürnberg 1980 ; Hermann Geißler, *Gewissen und Wahrheit bei John Henry Kardinal Newman*, Frankfurt am Main 1995 ; Roman Siebenrock, *Wahrheit, Gewissen und Geschichte. Eine systematisch-theologische Rekonstruktion*, Sigmaringendorf 1996 ; Bernhard Trocholepczy, *Gewissen : Befähigung und Herausforderung zur conversio continua*, in : Günter Biemer, Lothar Kuld (Hrsg.), *Newman-Studien, XVI*, Frankfurt

am Main 1998, 51-64 ; Fabio Attard, John Henry Newman. Advocacy of conscience 1825-1832. 1833-1843, in : Salesianum LXII (2000) 331-351, 433-456 ; LXIII (2001) 315-340, 521-536 ; Francesco Maceri, La formazione della coscienza del credente. Una proposta educativa alla luce dei Parochial and Plain Sermons di John Henry Newman, Roma – Brescia 2001 ; Association Française des Amis de John Henry Newman, Le Thème de la conscience dans la pensée de Newman : Études Newmaniennes, Paris 2007 ; Drew Morgan, John Henry Newman – Doctor of Conscience : Doctor of the Church ?, in : Newman Studies Journal 4 (2007) 5-23.

<sup>19</sup> John Henry Newman, Sermon Notes, London 1913, 327. Traduction de l'auteur.

<sup>20</sup> John Henry Newman, Lettre au duc de Norfolk et correspondance relative à l'infaillibilité, Bruges 1970, 241.

<sup>21</sup> Il serait intéressant, dans cet ordre d'idées, d'étudier les découvertes récentes des sciences humaines, particulièrement de la psychologie et de la sociologie, et d'en faire ressortir plus précisément que les propos essentiels de Newman continuent à être valables.

<sup>22</sup> John Henry Newman, Lettre au duc de Norfolk, Bruges 1970, 237.

<sup>23</sup> Ibid, 239-240.

<sup>24</sup> Concile Vatican II, Constitution pastorale *Gaudium et spes*, 16.

<sup>25</sup> John Henry Newman, Grammaire de l'assentiment, Paris 2010, 168.

<sup>26</sup> Ibid, 170.

<sup>27</sup> Ibid, 172-173.

<sup>28</sup> Le lien entre la conscience et la foi s'étend sous de nombreux aspects. Dans cet exposé, seulement certains éléments de la pensée newmanienne sont repris.

<sup>29</sup> John Henry Newman, Sermons on Various Occasions, Sermon 5 *Dispositions of Faith*, 66-67. Traduction de l'auteur.

<sup>30</sup> Ibid, 66.

<sup>31</sup> Ibid, 67.

<sup>32</sup> John Henry Newman, Sermons paroissiaux 8 : L'obéissance chrétienne, Paris 2007, 104.

<sup>33</sup> Ibid, 168.

<sup>34</sup> John Henry Newman, Sermons paroissiaux 1 : La vie chrétienne, Paris 1993, 226.

<sup>35</sup> John Henry Newman, Grammaire de l'Assentiment, Paris 2010, 590.

<sup>36</sup> Apologia, 373-374.

<sup>37</sup> Cfr sur ce thème : Jean Honoré, Autorité dans l'Église et liberté de conscience, in : M.K. Strolz, M. Binder (ed.), John Henry Newman. Lover of Truth, Rome 1991, 61-78 ; Ian Ker, Newman, Modernity and Conscience, in : Evandro Botto, Hermann Geißler (ed.), Una ragionevole fede. Logos e dialogo in John Henry Newman, Milano 2009, 30-38.

<sup>38</sup> John Henry Newman, Lettre au duc de Norfolk, Bruges 1970, 244-245.

<sup>39</sup> Ibid, 245.

<sup>40</sup> Textes newmaniens II : Écrits autobiographiques, Bruges 1956, 48.

<sup>41</sup> John Henry Newman, Lettre au duc de Norfolk, Bruges 1970, 250.

<sup>42</sup> Ibid, 253.

© INTERNATIONAL CENTRE OF NEWMAN FRIENDS

Via Aurelia 257, 00165 Rom

Tel: 06 / 63 70 304; Fax: 06 / 39 38 05 18

e-mail: [centro.newman@tiscali.it](mailto:centro.newman@tiscali.it)

[www.newmanfriendsinternational.org](http://www.newmanfriendsinternational.org)

